

LES CHIENS D'ALASKA PENDANT LA GUERRE

par

C. BRESSOU

Directeur de l'École Vétérinaire d'Alfort.

L'article sur les chiens Eskimo, publié par M. P.-E. Victor dans le dernier numéro de *La Terre et la Vie*, contient une appréciation sévère sur la première tentative d'utilisation des chiens de traîneaux, faite en France pendant la grande guerre, et sur ses résultats.

Les hasards de la campagne m'ayant amené au contact des équipages canins d'Alaska en service dans un secteur des Vosges, j'ai cru devoir rapporter ici quelques souvenirs déjà lointains, dans l'espoir qu'ils atténueront peut-être, chez le lecteur, la rigueur du jugement porté sur des essais qui ne furent pas sans mérite.

L'emploi des chiens de traîneaux à la guerre date de 1915. Le général de Maud'huy, alors chef de l'Armée d'Alsace et des Vosges, obtint pour deux de ses officiers une mission dans le Grand Nord Canadien afin d'acheter des chiens destinés à être attelés à des traîneaux, en vue du ravitaillement des postes isolés du front des Vosges, pendant l'hiver.

Le capitaine Moufflet et le lieutenant Haas rapportèrent du Labrador et de la côte ouest du Canada, un total de 400 chiens environ. Ceux-ci furent répartis en deux équipages, dont le plus important était cantonné à la ferme du Tanet, sur la route des crêtes, à quelques kilomètres au nord du col de la Schlucht, l'autre, plus au sud, à l'origine de cette même route des crêtes, vers Kruth et Markstein.

Le lot, dans l'ensemble, était assez

inégal et disparate. A côté des chiens de type Alaska, petits et massifs, dont la taille ne dépassait guère 55 centimètres, à la tête expressive avec un museau pointu, des yeux bridés et obliques, la truffe noire et les oreilles dressées, à la fourrure soyeuse et abondante, de couleur claire, d'autres sujets, plus puissants et plus grands, atteignant 65 centimètres au garrot, représentaient le type Labrador, avec un poil plus court, dur, épais, de couleur noire ou foncée.

On les installa dans deux fermes isolées qui leur furent entièrement réservées. Les chenils ordinaires, faits de planches et entourés de hauts grillages, furent construits autour des bâtiments. A l'intérieur, des niches plus confortables furent aménagées.

Le personnel affecté à ces équipages était composé de territoriaux disciplinés et consciencieux. Ils accomplirent leur fonction remarquablement. Attachés à leurs animaux, s'occupant d'eux avec dévouement et conviction, ils s'intéressèrent à ce point à leur mission que la plupart devinrent de fort bons conducteurs d'équipage, fonction délicate, qui demandait une parfaite connaissance de ses chiens, puisque la conduite se faisait sans guides, à la voix et au sifflet.

Lorsque je vis les chiens d'Alaska, à la fin de 1916, ils n'avaient rien des farouches et hirsutes compagnons des héros chers à Jack London ou à Constantin-Weyer. C'étaient des animaux

pleins de santé, au pelage lustré et propre, à l'air éveillé, au caractère franc, à peine indociles. Ils s'accommodaient fort bien d'une nourriture classique, faite de soupe à base de viande et de légumes. Ces chiens nordiques supportèrent sans dommage les températures estivales, bien que cantonnés à une altitude de 1.500 mètres seulement. L'acclimatation fut à ce point réussie

d'une allure rapide, souple, régulière. En dehors de cette période, leur rôle fut assez limité.

Ils connurent une grande vogue et reçurent, hélas ! de trop nombreuses visites. Cet excès de renommée nuisit certainement à leur utilisation rationnelle et à l'extension de leur emploi. Du moins, dans cette mission occasionnelle de propagande, remplirent-ils



1. La ferme du Tanet, cantonnement de la 1^{re} section des équipages canins d'Alaska.

que des essais d'élevage furent tentés et donnèrent de fort bons produits.

L'état sanitaire se maintint excellent ; un seul chenil, celui de Tanet, paya un assez lourd tribut à une redoutable épidémie qui, au début de 1917, lui enleva 60 chiens en moins de 20 jours.

Les services qu'ils rendirent furent assez réduits. Pendant l'hiver 1916-1917, qui fut rigoureux et pendant 5 mois duquel les sommets des Vosges restèrent abondamment enneigés, ils participèrent activement au ravitaillement en munitions et en vivres. Ils transportaient, sur de longs traîneaux de 4 à 5 mètres, des charges de 80 à 100, parfois 150 kilogrammes, au galop,

excellamment leur rôle, et quantités de hautes personnalités leur durent l'inoubliable souvenir de glissades vertigineuses sur les immenses pentes glacées du Hohneck ou de l'Altenberg.

A la fin de la guerre, ces équipages furent dissous sans que l'on puisse exactement savoir ce que devinrent leurs chiens. Ils suivirent, en cela sans doute, les vicissitudes des autres chiens de guerre, chiens de liaison et de transmission, chiens auxiliaires de sentinelles et de patrouilles, chiens de trait, qui s'étaient illustrés pendant les heures difficiles, dont les services furent reconnus et à qui on avait maintes fois rendu hommage. Ils furent probable-



2. Le chargement d'un traîneau.

ment réunis à leurs frères d'armes, dans les camps de Châlons ou de Satory et, de là, éparpillés au hasard, entre certains corps de troupe ou des particuliers.

On ne peut qu'applaudir aux suggestifs résultats du raid transalpin en traîneaux à chien de 1938, et à la participation du chien aux récentes manœuvres du Briançonnais. Ils tendent à remettre en honneur les services que peuvent rendre ces animaux à la traction en

haute montagne, car, à côté des huskies, nous possédons en France de fort bonnes races canines susceptibles d'être utilisées dans ce but, à commencer par le Saint-Bernard, dont l'armée italienne fit un constant usage au cours de la guerre.

Mais, en matière d'organisation militaire, l'action isolée ne saurait suffire. On paraît avoir oublié chez nous certaines leçons de la grande guerre. Alors que les armées des pays voisins,



3. Les équipages au départ.

de l'Allemagne notamment, ont maintenu et développé un service de chien de guerre fortement centralisé, nous en sommes encore, comme en 1914, à ne compter que sur les initiatives ou les bonnes volontés privées, collectives ou individuelles.

Il y a plus de dix ans, alors que les derniers chenils militaires de l'après-guerre, ceux de Versailles et de Mailly, venaient de disparaître, j'écrivais dans une revue spécialisée, que le chien avait sa place dans l'armée au même titre que le pigeon voyageur. « Ils répondent tous deux au même but. La « cynophilie militaire » doit se développer parallèlement à la colombophilie

militaire. » Elles relèvent d'une même organisation, en principe partie civile et partie militaire, dans laquelle les éleveurs encouragés, dirigés et contrôlés dès le temps de paix par un Service compétent de l'armée, s'efforceraient de produire, de conserver et d'améliorer les chiens nécessaires à nos soldats. »

Je me félicite que les chiens d'Alaska m'aient fourni l'occasion d'exprimer à nouveau cette opinion, mais je serais plus satisfait encore si ces quelques lignes, en rappelant les leçons du passé, pouvaient contribuer, avant qu'il soit trop tard, à la renaissance et au développement méthodique d'un Service officiel du chien de guerre.



4. Un équipage en pleine action.